



Bruxelles
(Georg Braun & Frans
Hogenberg, 1576)

SUR LES TRACES D'UNE RIVIERE ENFOUIE

Itinéraire de la Senne intra muros



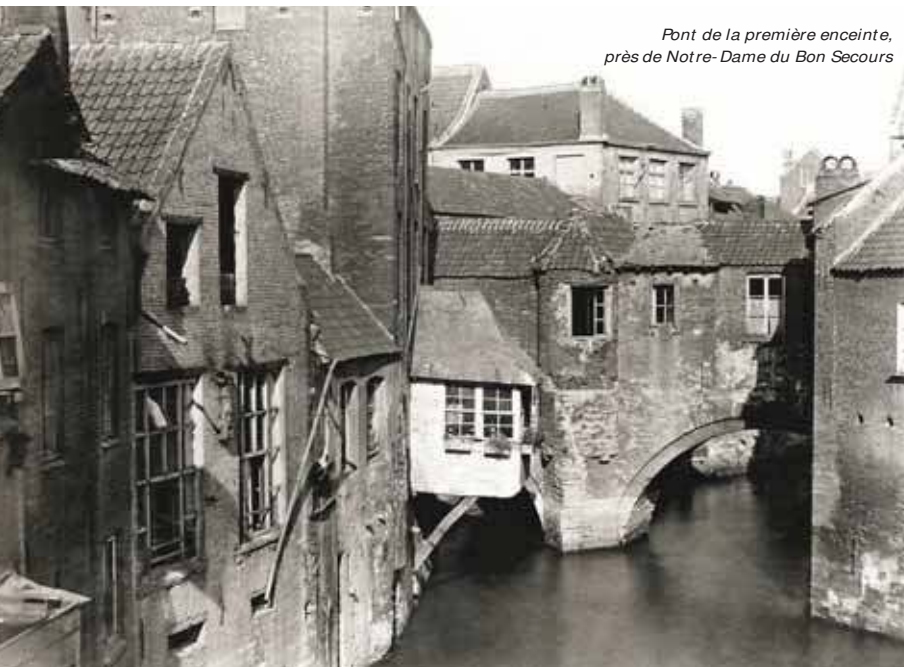
Autrefois, la Senne se divisait en deux bras en aval du hameau de Paepsem à Anderlecht. Le bras principal, surnommé la **Senne de la Blanchisserie**, franchissait l'enceinte urbaine à la Grande Ecluse à hauteur des vastes prairies où l'on séchait les draps après lavage. A l'inauguration du premier tronçon du chemin de fer du Midi, en 1840, elles ont été envahies par les baraquements de la gare et les premières voies ferrées avant de laisser la place à l'avenue de Stalingrad.

Au-delà de la **Petite Ile** – située dans l'espace compris entre l'église Notre-Dame du Bon Secours et l'actuelle place Fontainas – qu'elle enserrait

dans ses bras, la Senne coulait sous le vieux pont à double arcade de la première enceinte derrière l'église Notre-Dame du Bon Secours. Elle traversait ensuite les rues des Teinturiers, des Pierres, Middelmeer (actuelle rue Auguste Orts) et Marché aux Poulets avant de rejoindre le marché au poisson, aménagé à l'emplacement de l'ancien port de Bruxelles, à hauteur de la rue de la Vierge Noire. Elle quittait enfin la ville en longeant la rue et la porte de Laeken, sous l'actuel boulevard Emile Jacqmain. Pas moins de **neuf ponts**, la plupart du temps enserrés dans la bâtisse, permettaient de la traverser : les ponts de la Barbe et d'*Overmolen* autour de la Petite Ile, des Teinturiers, du Miroir (rue des Pierres), de *Middelmeer* (rue Auguste Orts), des Poissonniers (anciennement des Bateaux, rue du Marché aux Poulets), des Vanniers (anciennement des Monnayeurs, rue des Augustins), du Pont Neuf et Saint-Jean-Népomucène (porte de Laeken).

Moulin de la Barbe,
rue de la Petite Ile
(J.-B. Van Moer)





*Pont de la première enceinte,
près de Notre-Dame du Bon Secours*

© MVB

*Pont de la Carpe avec les
puisards (J.-B. Van Moer)*



© MVB

Le bras secondaire, surnommé **Senne de Ransfort** parce qu'elle traversait la propriété de la ferme du même nom à Molenbeek-Saint-Jean, entrait en ville par la Petite Ecluse, située au débouché de la rue de la Poudrière, en face de l'Institut des arts et métiers. Elle s'engouffrait sous les vanelles percées dans les remparts par un pont-canal enjambant le fossé d'enceinte et traversait la rue des Six Jetons à hauteur du *Driesmolen*. Rejointe par la Petite Senne, elle contournait l'île Saint-Géry pour se jeter, en-dessous du pont de la Carpe, dans le bras principal de la rivière à hauteur de la Bourse. La **Petite Senne** était un ancien fossé inondé protégeant les faubourgs de la porte Saint-Jacques ou d'*Overmolen*. Raccordée à la rivière un peu en amont de la place Anneessens, elle longeait les rues d'Anderlecht et de la Petite Senne, actuelle rue Van Artevelde. Elle faisait partie d'un dispositif de fortifications de plaine, mis en place au début du 14^{ème} siècle pour renforcer la première enceinte, particulièrement vulnérable à cet endroit. Le fossé était aussi utilisé pour répartir les eaux de crue et drainer les prairies d'alentour.

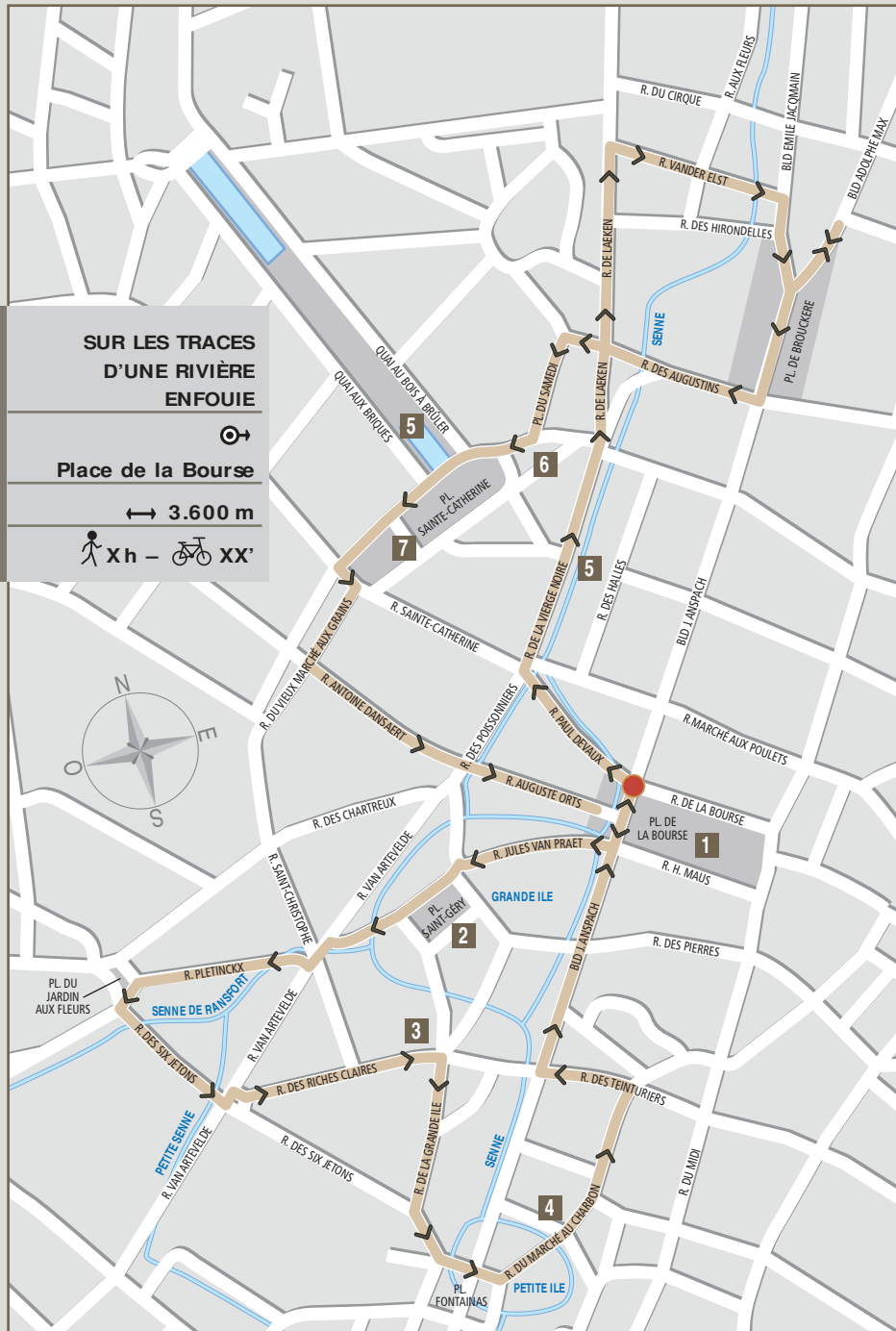
Entre les deux bras, la *Zavelzenneke* – ou Sennette au sable – était un fossé séparé de la deuxième enceinte par une large digue. Elle faisait le tour des remparts du côté du canal avant de rejoindre la Senne en aval. Au moment du percement du canal, elle a été prolongée le long de sa digue jusqu'à Neder-Over-Heembeek où elle passait sous le canal par le siphon des Trois-Trous pour rejoindre la Senne.



© MVB

*Rue de la Carpe,
autour de la Grande Ile
(J.-B. Van Moer)*




**SUR LES TRACES
D'UNE RIVIÈRE
ENFOUIE**

Place de la Bourse

↔ 3.600 m

Xh – XX'

Place de la Bourse

Venant de l'île Saint-Géry par la rue Jules Van Praet, la Senne obliquait vers la gauche, entre les rues Henri Maus et Paul Devaux, pour passer sous le pont Middelmeer dans l'axe de la rue Auguste Orts.

Ce pont sur la Senne avait été construit gracieusement par les héritiers **Middelmeer** en 1835 lors du lotissement du jardin des récollets, acheté par leur père quarante ans plus tôt. Ils espéraient, par cet acte généreux autant qu'intéressé, inciter la Ville de Bruxelles à prolonger la rue qu'ils venaient de percer sur leur propriété, entre la Senne et la rue des Poissonniers, jusqu'à la rue au Beurre à travers les ruines du couvent de manière à rompre l'isolement de leur quartier. La Ville n'y donna suite qu'au moment du voûtement de la Senne, en prenant soin d'exproprier les maisons qu'ils avaient édifiées pour élargir la rue Middelmeer, consacrée désormais à une figure éminente du libéralisme bruxellois, l'avocat, échevin et historien Auguste Orts (1814-1880) (p. XXX). Le but était de faciliter l'accès à la future Bourse de commerce depuis les faubourgs industriels de Molenbeek-Saint-Jean et d'Anderlecht.

Rue Auguste Orts


 La Senne
rue Saint-Géry
et le moulin
de Ruyschmolen
(J.-B. Van Moer)




© ANP

Place de la Bourse



Grand Café (rue de la Bourse)

A l'angle du boulevard, le **Grand Café**, ancien café de la Bourse, existe depuis 1874. C'est une œuvre d'Emile Janlet (1839-1918) qui a obtenu le 2^{ème} prix au concours d'architecture organisé par la Ville pour stimuler la construction d'immeubles de qualité le long du boulevard (p. XXX). Avec ses pilastres, ses colonnes et ses frontons, il singe à la perfection son imposante voisine, sculptures exceptées. Un peu plus loin, le **Cirio** (Charles Gys, 1886), devenu célèbre dans l'entre-deux-guerres pour avoir lancé l'*half-en-half* – apéritif composé pour moitié de champagne et de vin blanc – a gardé sa belle devanture néo-renaissance et sa décoration intérieure éclectique aux accents art nouveau imaginée par H. Coosemans (1909). Il se distingue nettement dans cette sage rangée d'immeubles de commerce et de rapport néo-classiques dessinés par Charles Ghys (n°4-40, 1883). D'un ordonnancement régulier, l'ensemble est réuni par un auvent de verre et d'acier, un balcon et un entablement continu. Auteur du plan d'aménagement de la place autour de la rue Auguste Orts, l'architecte avait imposé la gémellité parfaite du Café du Commerce et du premier théâtre de la Bourse qui en forment l'angle en face du temple de la finance. Détruit par un incendie cinq ans à peine après son inauguration,





© ANP

Rue de la Bourse

l'immeuble fut reconstruit sans cette contrainte par Dominique Fastré. Le théâtre, déménagé à l'ancienne brasserie Flamande (rue Auguste Orts, n°20) dès 1917, céda la place à l'hôtel Central, aujourd'hui hôtel Marriott.

A droite de la Bourse, la rue porte le nom de l'ingénieur **Henri Maus**, directeur général des Ponts et Chaussées chargé de superviser les travaux de voûtement de la Senne. Son quartier général était installé dans la seule maison expropriée qui n'avait pas encore été démolie. Au bout de la rue, le **Falstaff**, café bruxellois de la belle époque, est célèbre pour sa décoration intérieure de style art nouveau imaginée par le décorateur de Victor Horta, E Houbion (1903-1916). Il doit son nom à sir John Fastolf, capitaine anglais pendant la guerre de Cent Ans dont William Shakespeare s'est très librement inspiré dans *Henri IV* et *Les Joyeuses Commères de Windsor* ;

 Par la rue Jules Van Praet, rejoignez la **place Saint-Géry**, célèbre
  pour son ancien marché couvert.

Ancien marché Saint-Géry



© ANP



Bruxelles (G. Braun & F. Hogenberg, 1576)

La Grande Ile ou île Saint-Géry



Autour de la Grande Ile, ou île Saint-Géry, se rejoignaient les différents bras de la Senne. On y accédait depuis la Grand-Place par le pont du Miroir et la rue au Lin, du côté de la Petite Ile par la rue de la Grande Ile. Enfin, le pont de la Carpe ménageait un accès direct vers le marché au poisson situé le long de la Senne.

L'île Saint-Géry est considérée, à tort ou à raison, comme le berceau légendaire de Bruxelles, dont la tradition ne remonte toutefois qu'au 14^{ème} siècle. C'est là que Charles, duc de Basse-Lotharingie et descendant du grand Charlemagne, aurait construit un *castrum* un peu avant l'an mille. Cette

Le Lion d'or



Ancienne brasserie-boulangerie des riches claires



place fortifiée abritait une chapelle dédiée à saint Géry (p. XXX), l'évêque de Cambrai qui avait contribué à l'évangélisation de la vallée de la Senne en y fondant une petite communauté monastique. Les fossés à l'origine de l'île artificielle comptaient pas moins de quatre moulins dont on retrouve la trace dans une charte du comte de Louvain, Godefroid 1^{er}, datée de 1138 : le *Moutmolen* (moulin à braie) et le *Vorstemolen* (moulin de devant) remplacés ensuite par le moulin banal ; le *Ruysschemolen* et l'*Achterstemolen* (moulin de derrière) fusionnés dans le *Rustmolen*.

Une fois le hameau fortifié démantelé, une nouvelle **église Saint-Géry** en style gothique flamboyant, entourée d'un petit cimetière, remplace enfin la chapelle vers 1564, après plus de quarante ans de travaux retardés par manque de fonds. Sa grosse tour carrée, sans flèche parce qu'inachevée, était reconnaissable de loin. Curiosité liée à l'étroitesse de la place que l'on retrouve à la basilique Saint-Martin de Halle (p. XXX), un passage sous arche avait été aménagé sous le chœur pour relier la rue au Lin – actuelle rue Borgval – au pont de la Carpe. A sa gauche, on distinguait une fontaine surmontée de la statue de saint Géry. La nouvelle paroisse du centre a alors un peu plus de quarante ans d'existence. Malgré l'opposition du

Eglise Saint-Géry



chapitre de la collégiale Sainte-Gudule, elle était devenue, vers 1520, la troisième paroisse de la Ville. L'accroissement de la population du quartier, mais surtout les inondations fréquentes provoquées par la Senne, qui obligeaient les fidèles les plus motivés à se rendre en barque à la collégiale, ont servi d'argument principal à sa création.

L'acte de résistance de ses prêtres, condamnés pour avoir refusé le serment de fidélité à la République, précipite sa fermeture en 1797. Quatre ans plus tard, la démolition de l'église est jointe à l'aménagement de l'espace dégagé, qui ressemble davantage à un carrefour urbain médiéval fermé, à l'alignement aléatoire, qu'à une place au sens moderne. Une nouvelle fontaine, surmontée d'un obélisque de 12 mètres de haut récupéré dans la cour de l'abbaye de Grimbergen, prend alors place sur le socle en pierre qui a accueilli pendant des siècles la statue du saint vénéré. La **place de la Fontaine** ainsi dénommée – qui retrouve son patronyme d'origine en 1832 – accueille, successivement, un marché aux toiles, aux fruits et légumes et au beurre. Ce dernier, chassé du couvent des récollets où l'on érige la future Bourse de commerce (p. XXX) y occupe des baraquements provisoires.

Anciennes dépendances du couvent des riches claires



Le voûtement de la Senne provoque un profond remaniement de la voirie et du bâti. Avec l'ancienne rue Saint-Géry qui reliait la place à la rue Middeldeer, les impasses de la Flèche, de la Tête de Porc et Borgval disparaissent. La rue Middeldeer est élargie et prolongée par le premier tronçon de la rue Antoine Dansaert (1890-1891) jusqu'au Vieux Marché aux Grains. De nouvelles artères prennent, enfin, la place des bras de Senne comme les rues Van Artevelde (1874), Pletinckx et Jules Van Praet.

Toutes ces artères sont bordées de nouveaux immeubles de rapport, ne laissant subsister que l'**auberge du Lion d'Or** (n°23), ancien relais de poste daté de 1622, et la maison enduite voisine. Comme les autres immeubles de la place, l'auberge et l'ancienne boulangerie-brasserie du couvent des riches claires ont fait l'objet d'une restauration lourde dans le cadre du projet d'assainissement et de rénovation du quartier Saint-Géry, confié par la Ville de Bruxelles aux bureaux BUAS et Dumont (1985-1988), ARC et P. Leunen (1991). Logements, commerces, cours et jardins intérieurs et reconstitution d'un tronçon de la Petite Senne sous l'ancienne boulangerie-brasserie du couvent des riches claires ont redonné vie à ce quartier autrefois moribond.

Au centre de la place, un **marché couvert** 2 (1880-1882), incorporant la fontaine de Grimbergen, y est enfin construit par le spécialiste de l'époque, Adolphe Vanderheggen. Moins classique que le précédent projet sur arcades ajourées de Louis Damesme (1813), il appartient à la mode, très en vogue à l'époque, du style néo-renaissance flamande. De plan rectangulaire coupé aux angles, la halle couverte se compose de trois nefs avec lanterneau central et verrière latérale. Les angles, par lesquels on entre dans l'édifice, sont traités comme des pignons à redents surmontés d'un fronton courbe. Le contraste entre la masse de pierre et de brique du socle du bâtiment et sa légère toiture métallique montre qu'Adolphe Vanderheggen – qui est aussi l'architecte d'une série de maisons situées aux n°8 à 16 de la place et dans la rue Van Artevelde – était tiraillé entre sa formation classique et l'envie d'expérimenter les techniques nouvelles. A la façade de style éclec-



Bras de la Petite Senne



Marché Saint-Géry

© CNBP

tique répond, à l'intérieur, la belle charpente métallique d'une portée de 12 mètres. Six fermes reposent sur de fines colonnes en fonte. Elles sont contrebutées par des appentis couvrant les galeries latérales et reliées entre elles par des arceaux en plein cintre. Garnis de garde-corps, des balcons en encorbellement font le tour de l'espace central.

Destiné à l'origine au commerce de viande et de produits laitiers, le marché se révèle vite trop petit et perd de son importance au moment de l'ouverture du marché de gros du quai des Usines avant de fermer définitivement ses portes en 1977. Quelques années auparavant, il avait été menacé par un projet de tour ronde de 20 étages comportant hôtel, centre commercial et parking, précédée d'une station-service au toit pyramidal et d'une large avenue faisant table rase du *Lion d'Or* et du couvent des riches claires. L'esquisse de C. Heywang et Y. Vanderhallen a, fort heureusement, été rejetée pour le peu de cas qu'elle faisait de l'église voisine et du tissu urbain. Cela n'a pas empêché le service des travaux de la Ville de dessiner une nouvelle place enfin débarrassée d'un marché dont elle ne savait que faire.

Depuis, le vent a tourné et la valeur de l'édifice, unique rescapé des nombreux marchés couverts de la fin du 19^{ème} siècle, fut enfin reconnue. Fin

des années 1980, il a été rénové par l'architecte J. Zajtman pour le compte de la SA Saint-Géry qui n'est pas parvenue pourtant à lui rendre son attractivité commerciale. Il a depuis été transformé, sous l'égide de la Région de Bruxelles, en un centre d'information et d'exposition consacré au patrimoine et au cadre de vie des Bruxellois, équipé d'une cafétéria.

Charpente métallique et ancienne fontaine



© PD



Vue depuis la rue des Chartreux (J.-B. Van Moer)

↑ Tracée sur le lit de la Senne de Ransfort après le voûtement, la **rue Charles Pléтинckx** rend hommage à un acteur de premier plan de la révolution d'indépendance de 1830.

Commandant en second de la garde bourgeoise de Bruxelles qu'il avait appelée de ses vœux et contribué à armer, le lieutenant-colonel Charles Pléтинckx (1797-1877) s'est démené comme un beau diable pour éviter que la révolte populaire, qui grondait dans le bas de la ville à la fin du mois d'août, n'entraîne des effusions de sang. La rue aboutit à la place du Jardin aux Fleurs (*Bloemenhof*) qui rappelle un estaminet qui a fait les beaux jours de la rue des Six Jetons (n°70) pendant un siècle. Menaçant ruine, il a été démoli au début de la Seconde Guerre mondiale. Il abritait aussi les réunions du Grand serment royal et de Saint-Georges des arbalétriers de Bruxelles.

C'est à hauteur de la **place du Jardin aux Fleurs** que le pont des Chartreux franchissait la Senne de Ransfort, près du *Driesmolen*. Ce moulin du Pré était affecté à la mouture de céréales avant d'être converti, au 18^{ème} siècle, à la fabrication de papier. L'aboutissement de plusieurs rues nouvelles – les rues des Fabriques et de la Senne à travers la propriété des chartreux (1804), les rues 't Kint (1842-1849) et Pléтинckx (1878-1881) – à la place lui a donné un aspect irrégulier. En léger

contrebas, le restaurant *In't Spinnekopje* (1762) a gardé son allure provinciale de relais de poste malgré les transformations qu'il a subies au 19^{ème} siècle: étroite porte d'entrée, carrelage au sol, mobilier rustique en bois, luminaires au gaz. En face, les anciennes usines Emile Goeyens (n°5-6) forment un vaste ensemble mixte de logements et d'entrepôts. C'est en 1909 que l'architecte art nouveau Paul Hamesse (1877-1956) le construisit pour une fabrique de miroirs, vitraux et cadres. Un traitement plus décoratif a été réservé aux appartements dont le rythme des façades, vertical et asymétrique, varie grâce à la surélévation de certaines travées, les oriels en bois ou le ressaut de certains trumeaux.


← Bifurquez dans la rue des Six Jetons.

La rue des Six Jetons enjambait autrefois la Petite Senne à hauteur de la rue Van Artevelde. C'était alors l'unique voie qui reliait la Petite Ile (place Fontainas) au Vieux Marché aux Grains en longeant le couvent des chartreux. La construction du pont avait été financée par le meunier du *Slijpmolen*, spécialisé dans la taille et l'aiguisage du fer. Percée de pas moins de onze impasses au 19^{ème} siècle pour y entasser une population ouvrière misérable, elle a été rectifiée et élargie, comme ses voisines, après le voûtement de la Senne.

t Spinnekopje




Ancienne usine Emile Goeyens (P. Hamesse, 1909)


 Ancien tronçon de la rue Saint-Christophe, percée en 1806 autour des bâtiments conventuels vendus comme biens nationaux, la rue des Riches Claires est prolongée vers la nouvelle rue Van Artevelde, sur le bras asséché de la Petite Senne, après le voûtement. Le tronçon en coude de la rue des Teinturiers, coupée par le nouveau boulevard Jules Anspach, y a ensuite été incorporé.

L'athénée Léon Lepage (n° 30) est l'héritier d'une des deux écoles communales moyennes pour garçons fondées par la Ville de Bruxelles en 1851. Trois ailes autour d'une cour de récréation sont construites à son attention sur le site du couvent des sœurs noires entre 1910 et 1912 par les architectes Constant Bosmans et Henri Vandeveld. Le parement en pierre de la façade principale, parfaitement symétrique et classique avec ses baies cintrées au rez-de-chaussée et ses pilastres colossaux aux étages, contraste avec la facture plus sobre des bâtiments intérieurs. Seule exception, le préau couvert à trois vaisseaux exubérant avec ses colonnes en fonte et sa verrière.

Le couvent des riches claires

A front de la rue du même nom, se trouve **l'église Notre-Dame aux riches claires** , dégagée vers 1955 de la maison des sœurs portières et d'un enduit qui recouvrait sa façade depuis le 19^{ème} siècle.

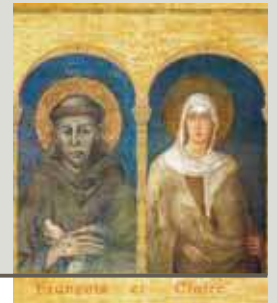
Notre-Dame des riches claires enduite, avec maisons adossées



© AVB

Dans le sillage des quelque quatre cents monastères de clarisses fondés à la même époque à travers l'Europe, une communauté de riches claires – de l'ordre des clarisses, proches des franciscains – s'installe vers 1343 dans une bâtisse adossée aux remparts près de la porte de Halle. Le renforcement des fortifications à la faveur des guerres de Religion les contraint à déménager en 1578 alors que leur couvent vient d'être emporté par les flammes. Dix ans plus tard, elles investissent la maison de Nazareth, couvent abandonné par les frères de la vie commune (1480) qui s'y consacraient à l'enseignement. Délimitée par les rues de la Grande Ile, des Six Jetons et la place Saint-Géry, leur propriété d'un hectare leur assure l'essentiel

Saint François et sainte Claire



SAINTE CLAIRE D'ASSISE (1194-1253)

Subjuguée par François d'Assise, Claire décide de rompre les liens avec sa famille, d'origine noble, qui rejette sa vocation. C'est qu'en prenant l'habit à la Portioncule des mains de François après avoir renoncé à ses biens et à sa chevelure, elle fait vœu d'humilité, de pauvreté et de pénitence dans le sillage des frères mineurs – ou franciscains – fondés par son illustre compagnon. Inspirée par son jeune âge – elle n'a que 18 ans - et sa soif d'idéal, la règle, ou plutôt la *formula vitae*, qu'elle élabore dans le secret du petit couvent tapi à l'ombre de l'église San Damiano, pêche par un radicalisme sans concession. Au-delà d'un idéal de vie communautaire dont elle entend extirper tous les clivages sociaux – de sexe ou de rang – au profit d'une prise de décision collective et démocratique, elle impose une clôture et une pauvreté strictes à celles qui la rejoignent. Dépourvues de biens et de revenus, elles vivront uniquement de leur travail et des aumônes récoltées en leur nom par les frères mineurs. L'ascèse est pratiquée comme un moyen de hâter la rencontre avec l'époux divin.

Claire d'Assise (S. Martini)

Face au malaise de la hiérarchie ecclésiastique qui entend lui faire adopter une règle plus modérée, elle oppose une résistance farouche jusqu'à obtenir l'approbation papale de sa règle à la veille de sa mort. Victoire à la Pyrrhus, celle-ci est refusée par de nombreuses communautés et presque oubliée dix ans plus tard, lorsque le pape Urbain IV (1263) finalise une règle qui admet la propriété collective des communautés clarisses, à condition de ne pas mendier. Jusqu'à la réforme de Colette de Corbie, l'ordre des clarisses se scindera en pauvres claires, adeptes de la règle originelle, et riches claires ou daïres urbanistes.



© P



Adoration du Saint-Sacrement



Chevet et transept

de leur subsistance. Leur vie est rythmée par la prière et les œuvres de charité: confection de vêtements pour les pauvres du quartier, préparation de pain, de bière et de tisane à destination des malades de la maison des pauvres de Saint-Géry.

En 1680, le sculpteur malinois Lucas Fayd'herbe (1617-1697), fervent disciple de Rubens, achève leur nouvelle église qu'il a mis quinze ans à peaufiner dans un style baroque d'inspiration régionaliste, très perceptible à l'extérieur: murs de brique avec soubassement et contreforts en pierre blanche, cordons et encadrements de baies, lucarnes à croupe, chœur et transept terminés par une abside en demi-cercle surmontée d'un pignon à volutes percé d'un oculus, lanterne octogonale coiffant la coupole de la croisée du transept, léger campanile hexagonal à flèche bulbeuse sur le faîte du toit de la nef, etc. Derrière l'abside du chœur, l'architecte a accroché un panneau mural à fronton décoré d'un haut-relief figurant l'Adoration du Saint-Sacrement. Après la suppression de la communauté, l'édifice servit d'école et de magasin militaire avant d'être converti, vers 1806, en église paroissiale annexe de Sainte-Catherine, en remplacement de l'église Saint-Géry, dont une partie du mobilier et



Lanterne octogonale

légende

des œuvres d'art y ont été transférés. Pour répondre à l'afflux de paroissiens, des nefs latérales ont encore été ajoutées en 1824 et 1833 par l'architecte Charles Vander Straeten (1771-1834).

Détruite presque totalement par un incendie en 1989, à l'exception des murs et des piliers de la nef centrale, l'église des riches claires a, depuis, été entièrement restaurée à l'extérieur par François Marlière.

Le lotissement de la propriété des riches claires a fait disparaître la plupart des bâtiments conventuels et des dépendances. Ont toutefois été intégrées dans l'opération de rénovation du quartier (p. XXX) et converties en logements, la boulangerie-brasserie (1811) qui enjambait la Petite Senne et les ailes du cloître destinées à la réception des hôtes et à l'infirmerie. Celles-ci avaient été rehaussées et transformées en style néo-classique vers 1850. On accède à l'intérieur de l'îlot par un porche sous le *Lion d'Or*.

Face à l'église, la **bibliothèque centrale des riches claires** (n°24), achevée en 1981 sur les plans du bureau d'architectes URBAT, incorpore les restes de l'église du couvent des sœurs noires. Ces chanoinesses de Saint-Augustin, installées à Bruxelles depuis la grande peste de 1348, avaient été contraintes de rebâtir leur couvent et leur église – une nef baroque surmontée d'un clocheton – après le bombardement de Bruxelles de 1695. Très dévouées aux malades et démunis du quartier, elles n'eurent pas de mal à trouver l'argent nécessaire. Après leur expulsion et la vente de leurs biens sous la domination française, l'église avait été divisée en quatre niveaux pour abriter une brasserie.

A l'angle de la rue des Riches Claires (n°20), subsiste l'aile



Campanile à flèche bulbeuse

P ©

sud de l'ancien quartier des pères, largement transformée au 19^{ème} siècle. Partie intégrante du couvent, cette maison amputée a été construite en 1621 pour héberger des pères récollets, confesseurs des clarisses du couvent des riches claires.

Rue de Grande Ile, 33-35

→ Par la rue de la Grande Ile, rejoignez la place Fontainas.

La rue de la Grande Ile évoque l'île qui entourait l'église et le cimetière Saint-Géry. Dénommée autrefois *Oude Borghstraat* – rue du Vieux Château ou du Vieux Bourg – elle formait l'unique liaison entre la petite et la grande île formées par la Senne. Avec l'arrivée du couvent des sœurs noires en 1348, elle prit naturellement le nom de leur institution. Le *guichet du Lion*, porte secondaire de la première enceinte, en contrôlait l'accès. Élargie à certains endroits, la rue présente un florilège de styles, allant des maisons traditionnelles remaniées – n° 5, 9, 27 à 33 (vestiges du couvent) ou 36 – à l'éclectisme en passant par le néo-classicisme.

Les n° 33-35 sont les seuls vestiges du **couvent des sœurs noires**, chanoinesses de Saint-Augustin expulsées en 1796. Les maisons ont été réno-

vées par la famille Pompe qui y avait repris un atelier de poterie et vaisselle de table en étain. Au coin de la rue des Six Jetons, au n° 39, se trouve l'ancien siège des **Papeteries de Belgique** fondées en 1905 par la famille De Ruysscher et occupées aujourd'hui par l'institut technique Anneessens-Funck. La première aile, construite en 1905 autour d'une cour centrale par Ernest Acker, repose sur une structure métallique agrémentée de motifs art nouveau. On remarquera la décoration de brique émaillée rouge et blanche de l'entrée cochère. A l'angle, Eugène Dhuicque a dessiné un imposant bâtiment à pans coupés arrondis, flanqués de gros pilastres sculptés au sommet et réunis par un fronton, qui appartient à la période art déco (1924-1927). Au-dessus de l'auvent du portail en anse de panier, un cartouche au monogramme du papetier est entouré des figures allégoriques du commerce et de l'industrie. Le hall d'entrée est décoré d'un spectaculaire lambris en céramique présentant un arbre bleu sur fond or, parsemé de feuilles de papier enroulées et gravées d'un filigrane. Derrière le comptoir, les vitraux d'Adolphe Pauli dessinent un jet d'eau arrosant des plantes tropicales.

La Petite Ile

Traversée de part en part par la rue des Deux Ponts, la Petite Ile était reliée à la rue du Marché au Charbon par le pont et la porte d'Overmolen et, de l'autre côté, à la rue d'Anderlecht par le pont de la Barbe. En aval, derrière l'église Notre-Dame du Bon Secours, la Senne s'engouffrait dans le centre par la vieille écluse, aménagée sous un pont fortifié à double arcade, partie intégrante de la première enceinte de Bruxelles. Il en reste de maigres vestiges dans les sous-sols de l'hôtel Embassy, au n° 159 du boulevard Jules Anspach, où ils servent de décor à un sauna...

Le périmètre de cette île est aujourd'hui occupé par une partie de la place **André-Napoléon Fontainas (1807-1863)** et de la rue du Marché au Charbon jusqu'à l'église Notre-Dame du Bon-Secours. Partie intégrante des boulevards du centre, la place reçoit, lors de son inauguration en 1871, le nom d'un bourgmestre éphémère de Bruxelles, mort inopinément en 1863. Vénérable maître de la loge *Les Amis*

Pont et écluse de la première enceinte (J.-B. Van Moer)





du Progrès, il s'était d'abord illustré, en tant qu'échevin, par la création de nombreuses écoles et bibliothèques publiques et le souci d'améliorer les conditions de travail des enseignants. L'immeuble du syndicat socialiste des services publics (CGSP-ACOD) occupe depuis 1968 l'emplacement de l'ancienne **Maison des Huit Heures**. Le surnom de cet ancien magasin de literie, construit en 1905 et abandonné après la guerre par son propriétaire allemand avant d'être investi par les syndicats, provenait des trois énormes huit qui garnissaient sa façade de style art nouveau en écho aux revendications syndicales : 8 heures de travail, 8 heures de loisir et 8 heures de sommeil.

☞ Traversez le boulevard Jules Anspach sur le côté gauche de la place.

NOTRE-DAME DU BON SECOURS (1664-1694) 4

Il a fallu la découverte, aussi fortuite que miraculeuse, d'une statuette en chêne de la Vierge par le cordonnier Jacques Meeûs vers 1625 pour attirer en masse les pèlerins à la chapelle dépendant de l'hôpital **Saint-Jacques**. C'est que le prévôt de la confrérie de Saint-Georges avait prétendu que son valet, Nicolas de Lanoy, avait été guéri grâce à son intercession. Ouvert dès le 12^{ème} siècle à l'initiative de la corporation des foulons, préoccupés du sort de leurs membres indigents, vieux ou malades, l'hôpital accueillait déjà des pèlerins en route pour Saint-Jacques de Compostelle. Et voilà qu'il ne désemplit plus, d'autant que l'archiduchesse Isabelle, furieusement mariolâtre, a pris le lieu sous sa pieuse protection.

Une église remplacera bientôt la petite chapelle vétuste. Coincé entre la Senne, le coin des Teinturiers longeant la rivière et la rue,



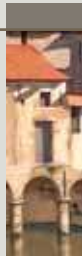
☞ La rue du Marché au Charbon doit son nom à la présence, mentionnée dès le 13^{ème} siècle, des marchands de charbon de bois le long de son sinueux parcours qui menait de la Grand-Place à la route d'Anderlecht.

A l'exception des trouées provoquées par la rue du Midi (1862) et l'élargissement des rues Plattestein et du Lombard (1908), l'alignement de la rue du Marché au Charbon est resté inchangé et présente de belles maisons à pignons, parfois converties à la mode néo-classique du 19^{ème} siècle, parfois restaurées ou même reconstruites à l'identique. Au croisement de la rue du Jardin des Olives se dresse la belle façade baroque de l'église Notre-Dame du Bon Secours.

Le maître ébéniste Jan Cortvrindt ne dispose pas d'un espace suffisant pour une nef classique. Aussi opte-t-il sans hésiter pour une forme hybride comportant une courte nef et un hexagone central coiffé d'un dôme. En contournant la chapelle encore debout à front de rue en 1670, la surprise des premiers fidèles est totale. La haute nef à larges baies et murs enduits de blanc baigne l'édifice de lumière. La démolition de la vieille chapelle, désormais inutile, va permettre de le compléter d'une façade à rue. L'entreprise semble laborieuse puisque l'architecte n'en verra pas la fin. Trace de ses déboires, son successeur, Pierre-Paul Merckx, a repris l'ouvrage à zéro puisqu'on dispose de plans signés de sa main. Décédé prématurément, il laisse à Guillaume De Bruyn le soin d'achever son œuvre (1694). Et c'est bien de cela qu'il s'agit, même s'il emprunte à l'art baroque en vogue son vocabulaire architectural : un pignon à volutes coiffé d'un fronton triangulaire, des pilastres à chapiteau rythmant verticalement la façade, des fenêtres ovales qui font penser à des oculi, une travée centrale en léger ressaut qui attire le regard avec sa niche prête à accueillir la statuette miraculeuse de Notre-Dame du Bon Secours.

Victime des guerres et des outrages du temps, l'édifice sera maintes fois restauré sans que son harmonie en soit pour autant altérée. Le gracieux campanile octogonal, avec sa double rangée d'abat-sons séparés de fins pilastres et son minuscule dôme à croix dorée, est le seul ajout délicatement posé par Henri Partoes (*Voir Un canal dans Bruxelles, p. 148*) au sommet de la façade en 1850. Au début du 20^{ème} siècle, on a cru devoir restaurer les armoiries de Charles de Lorraine qui ornaient le médaillon au-dessus de l'entrée. Guillaume Van den Kerchove a été en outre chargé de sculpter une Vierge à l'enfant pour remplacer celle qui avait été sauvagement détruite par les Français lors de la fermeture de l'institution religieuse en 1797.

Eglise auxiliaire de la paroisse Sainte-Catherine à partir du Concordat (1803), Notre-Dame du Bon Secours devient paroisse autonome au lendemain de l'inauguration de l'édifice qui fait face au Vieux Marché aux Grains (*Voir Un canal dans Bruxelles, pp. 106-107*).



Pont de la Barbe et
impasse des Meuniers



La **rue du Jardin des Olives**, qui longe la façade latérale de l'église, était autrefois située à l'extérieur de la ville, entre la Senne et les remparts. L'impasse du Meunier, comme elle s'appelait alors, donnait accès au *Zwaenmolen* (moulin du Cygne), aussi appelé *Ezelmolen* (moulin de l'Ane) ou, plus simplement moulin de Bon Secours appartenant aux tanneurs. Il servait, au moins depuis le 14^{ème} siècle, au broyage des écorces de chêne utilisées pour le tannage des peaux.

← Par la rue des Teinturiers, on ne quitte pas le secteur de l'artisanat textile de l'époque – foulons, teinturiers, blanchisseurs – qui utilisait abondamment l'eau de la Senne.

La rue des Teinturiers reliait autrefois les rues de la Grande Ile et du Marché au Charbon. Vétuste et étroite, elle a été impitoyablement élargie en 1908 en même temps que la rue du Lombard. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit ensuite bordée d'immeubles de rapport, d'un gabarit comparable à ceux du boulevard mais représentatifs d'un style plus tardif.

→ Les places Fontainas et de Brouckère sont reliées entre elles par le boulevard Jules Anspach, hommage au bourgmestre du voûtement de la Senne.

Epicentre de la vie des affaires et du commerce à Bruxelles, le boulevard Jules Anspach accueillait autrefois de nombreux grands magasins – comme le Grand Bazar Anspach, les grands magasins de la Bourse ou les grands magasins d'alimentation Victor Wygaerts – des hôtels, cafés, cinémas et salles de spectacle, entourés d'immeubles de rapport prestigieux. L'ancien **Pathé Palace** (n°85) arbore, au sommet de sa façade, le coq au milieu d'une corbeille de fruits emblématique des grands palais d'attraction Pathé Frères. C'est l'architecte Paul Hamesse qui a transformé, en 1913, un ancien hôtel de vente (Alphonse Dumont, 1881) en lieu de spectacle combinant salle de music-hall et de cinéma de 1.600 places, brasserie et restaurant. Préfigurant l'art déco, le bow-window sur fond de pignon aux dessins géométriques cachait une décoration orientalisante et luxuriante de peintures polychromes, de boiseries dorées, de marbre et



Ancien Pathé Palace
(P. Hamesse, 1913)

© AVB

Boulevard
Jules Anspach, 59-61
(G. Bordiau, 1876)

de fer forgé inspirée de la Sécession viennoise. En voie de transformation après bien des avatars, *Le Palace* devrait accueillir prochainement un nouveau complexe consacré au cinéma d'art et d'essai.

↖ La **rue Paul Devaux** (1801-1880), homme politique libéral et unioniste mêlé à la révolution de 1830, emprunte l'ancien lit de la Senne qui débouchait sur le port primitif de Bruxelles.

A l'angle, l'immeuble à pan coupé – boulevard Anspach, n°59-61 – est signé par Gédéon Bordiau. Pour le mettre en évidence, il n'a pas hésité à traiter le pan coupé de manière monumentale : d'abord en faisant déborder la porte-fenêtre surmontée d'une baie d'imposte sur deux étages et en l'affublant de deux cariatides porteuses de cornes d'abondance, dues au ciseau habile de Julien Dillens ; ensuite en coiffant la corniche d'un petit belvédère à toiture en pavillon.

→ Bifurquez ensuite dans la rue de la Vierge Noire.

Au carrefour à gauche, la **rue des Poissonniers** était bordée par un petit bras de Senne – la *Visscherzenne* – jusqu'à son voûtement, effectué en 1772 d'après les plans de l'architecte de la Ville, Claude Fisco (1736-1825). Dans les sous-sols des



© AVB

Marché
au poisson,
entrée



© AVB

maisons riveraines, les poissonniers d'eau douce disposaient de sauvoirs où ils conservaient leurs prises vivantes. La voûte de brique sur pilotis a entraîné la disparition du pont de la Carpe et du *Serrewerremolen* (12^{ème} siècle), qui servait alors à la mouture de baies destinées à la distillation

Pont des Vanniers avec,
à gauche, l'ancien collège
des augustins (J.-B. Van Moer)



© MVB



© AVB

Marché au poisson le long de la Senne

d'eau-de-vie. Le pont d'or, comme on le surnommait en raison de son coût de construction, a accueilli le marché au beurre, avant son transfert dans le domaine des récollets, puis les marchés au bois et aux pommes de terre.

Le port sur la Senne

En aval de l'île Saint-Géry, la Senne décrivait une courbe vers la gauche, par les rues Paul Devaux et des Halles, avant de se redresser à hauteur du werf (débarcadère). Elle revenait ensuite vers la place de Brouckère et le boulevard Emile Jacquain.


Deux ponts permettaient de franchir cette zone particulièrement fréquentée : celui des Bateaux (futur pont des Poissonniers) au droit de la rue du Marché aux Poulets et celui des Monnayeurs (futur pont des Vanniers) dans le prolongement de la rue de l'Évêque. Le premier tirait son nom de la proximité du port, bientôt transformé en marché au poisson, le second d'un ancien propriétaire riverain, Henri le Monnayeur.

Sur ses terres vendues par ses héritiers, l'abbaye d'Affligem avait installé son refuge, transformé en 1559 en hôtel de prestige de l'archevêché de Malines, comportant plusieurs ailes et une chapelle.

C'est là l'origine du nom de la rue de l'Évêque.



Le premier port de Bruxelles avait ses quais sur les rives de la Senne, entre les ponts des Poissonniers et des Vanniers, à la limite de sa section navigable. Un octroi du duc de Brabant de 1302 avait autorisé le magistrat de la Ville à redresser le lit de la rivière et à maçonner la berge sur ce tronçon, coincé entre les actuelles rues des Halles et de la Vierge Noire, pour faciliter la manœuvre des barques à fond plat et le déchargement des marchandises. Equipé d'une grue pour extraire les colis pondéreux et d'une balance pour le paiement des taxes, ce *werf* rudimentaire a fonctionné jusqu'au début du 17^{ème} siècle, moment où il prit la vocation de marché au poisson.


 ↑ La rue de Laeken est le premier tronçon d'une très ancienne chaussée conduisant à Malines.

La **porte Noire**, voisine de la tour du même nom dans la première enceinte, permettait d'accéder à la rue de Laeken. Elle a été démolie, avec deux maisons voisines, pour créer un accès direct entre la rue de l'Évêque et le nouveau port.

Le rempart de la deuxième enceinte transforme brutalement la rue en cul-de-sac, la Ville préférant concentrer le flux de la circulation au débouché de la Senne toute proche. Au-delà du Grand Béguinage (1250), la quiétude du pré des Béguines, isolé, n'est troublée que par quelques fours à chaux, qui transforment la mauvaise pierre brabançonne acheminée jusqu'au débarcadère situé au bout de la rue Vander Elst. Le bassin au Foin (1639, voir *Un canal de Bruxelles*, p. 27) et la *Simpelhuis* (ou *Dulhuis*, 1590), asile d'aliénés installé juste en face, de l'autre côté de la rue,

LE MARCHÉ AU POISSON (1604-1884) 5



Après l'abandon de la navigation sur la rivière, le marché au poisson a été transféré de la rue du Marché aux Herbes sur la rive droite des quais du port. Fâchée de ce déménagement préjudiciable, la corporation refusa son intervention financière à la construction des halles et porta, en vain, l'affaire devant le Conseil de Brabant qui la débouta. A l'invitation des archiducs, le magistrat fit

donc construire, au bord de la rue du Marché aux Poulets, un carré de galeries couvertes autour d'une place ornée, en son centre, d'une colonne ionique sommée d'une sphère et flanquée de dauphins crachant l'eau. Avec leurs 46 bancs réservés, les marchands étaient parvenus à interdire la vente de poisson salé en dehors de cette enceinte.

En face du marché, l'ancien quai aux Tourbes a été loti et s'est garni de maisons de pierre à deux étages dont les façades arrière plongeaient dans la Senne. Vers le pont des Poissonniers, la corporation, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, finit par se construire une somptueuse maison dessinée par le talentueux contrôleur de la Ville, maître Antoine Van Schelle (1638). La **maison des poissonniers** avait toutes les apparences d'un palais, avec son fronton sculpté d'un Neptune entouré de tritons et de fleuves, sa salle de réunion garnie d'une fontaine en marbre de Gabriel Grupello et ses toiles de Jean Van Orley narrant des épisodes de la vie de saint Pierre, patron des pêcheurs.

Vétuste et trop petit face aux besoins d'une population sans cesse croissante, le marché a été reconstruit et agrandi entre 1823 et 1826 sous la houlette de Nicolas Roget (1790-1865). Une galerie en ellipse portée par des colonnes de pierre fait désormais face à la Senne dont la rive est réservée aux marchands de poisson d'eau douce, ce qui leur permet de faire usage de fontaines à piston. Un petit pavillon placé dos à la rivière abrite la minque, où se déroule la vente en gros à la criée. Le périmètre du marché, fermé par des grilles en fer forgé, a englouti le quartier populaire et insalubre de la petite rue des Bateaux et s'étend pratiquement sur toute la distance entre les deux ponts. En bord de Senne, on peut rejoindre la rue de l'Évêque par la nouvelle rue des Vanniers (1828).

Avec le voûtement de la Senne, tout ce pittoresque paysage est irrémédiablement englouti. Le marché au poisson rejoint, provisoirement, une aile des nouvelles halles centrales (p. XXX) avant d'être transféré dans une halle toute neuve à l'extrémité du bassin des Marchands (voir *Un canal dans Bruxelles*, pp. 109 à 111).





Maison Dewez, rue de Laeken

Ⓟ sont les premiers signes d'un réveil. La nouvelle porte d'Anvers, percée dans la muraille au début du 19^{ème} siècle et remplacée par une place au débouché de la rue lors de son démantèlement, l'inscrit ensuite dans l'orbite des activités industrielles liées à la présence du canal et du tout nouveau bassin du Commerce. Le côté gauche de la rue se garnit de maisons néo-classiques dans le style du nouveau quartier qui s'érige autour du Grand Hospice de l'architecte Henri Partoes (Voir *Un canal dans Bruxelles*, p. 148).

C'est à l'angle de l'étroite rue Vander Elst (n° 73-75, 1770) que l'architecte de la Cour **Laurent-Benoît Dewez** (1731-1812) se fait construire une résidence dans un style classique dont il sera le propagateur convaincu dans nos régions. Grâce à une rénovation en profondeur à l'initiative du Musée belge de la franc-maçonnerie, cet hôtel a retrouvé tout son éclat d'origine, sévère,



Place de Brouckère vers le Midi

© AVB

épuré et parfaitement symétrique. La façade à rue, enduite et peinte, est partagée en deux par une travée centrale percée d'une entrée cochère cintrée et d'une fenêtre encadrée de pilastres à rosaces soutenant un fronton triangulaire. Sous la corniche, l'attique est allégé par de délicats oculi ovales.

→ Empruntez la petite rue Vander Elst pour rejoindre le boulevard Emile Jacqmain.

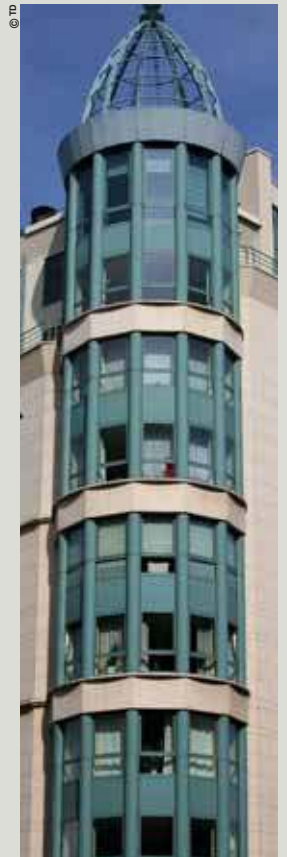
Le boulevard **Emile Jacqmain** a été tracé sur le seul tronçon rectiligne de la Senne, limitant ainsi les démolitions à quelques mesures et trois ponts enjambant la rivière: le pont du Cirque (1845), le pont Neuf et le pont Saint-Jean-Népomucène. Tout au long du 20^{ème} siècle, l'artère a rassemblé les sièges d'importants organes de presse, comme *La Libre Belgique/La Dernière Heure*, *Het Laatste Nieuws*, *De Standaard* et le défunt *Pourquoi Pas ?* L'immeuble moderne qui forme l'angle (n° 20, 1875) remplace la plus vaste salle de spectacle bruxelloise de la fin du 19^{ème} siècle, l'*Alhambra*, une œuvre majeure de Jean-Pierre Cluysenaar (1811-1880).

Place Charles de Brouckère

Dans la scénographie urbaine, la place **Charles de Brouckère** (1796 - 1860), dédiée dès l'origine au bourgmestre de Bruxelles (1848-1860) qui a contribué à la première adduction d'eau à domicile, est une fin de perspective du boulevard du centre avant son dédoublement.



Théâtre de l'Alhambra



Sur les cendres de l'Alhambra



Celui-ci s'était imposé par la nécessité de disposer d'une liaison directe avec la gare du Nord. A la fin du 19^{ème} siècle, la place est un lieu particulièrement animé avec ses cafés et hôtels réputés, son théâtre de la *Scala* et, un peu plus tard, son cinéma *Edorado*. Vers le Midi, elle a malheureusement été défigurée par l'édification d'immeubles-tours sur socle (Voir *Des gratte-ciel dans Bruxelles*, pp. 165-169).

Au lendemain du voûtement de la Senne, le centre de la place était occupé par une ancienne église baroque, l'**église conventuelle des augustins**, intégrée tant bien que mal par Léon Suys parmi les édifices publics censés rehausser le prestige de ses boulevards. Isolée et agrandie, elle devait, dans son esprit, devenir le sanctuaire des fêtes nationales. Mais le monument trouve peu de défenseurs et a fait, tout comme les halles centrales, les frais du désengagement partiel de l'Etat dans le budget des travaux de voûtement, annoncé dès 1867. D'un style *jésuite* jugé vieillot et anachronique à une époque où le néo-gothique était à la mode, l'église était située au milieu d'un important carrefour de circulation, désaxée de surcroît, qui la condamnait à brève échéance.

Un litige sur la propriété de l'édifice et la nécessité de le maintenir provisoirement comme bureau central des postes, le temps d'en construire un nouveau à front de la place de la Monnaie, a toutefois

L'église conventuelle des augustins à la place de Brouckère



retardé sa démolition. Dans l'intervalle, le voûtement le contournera sagement tandis que le terrain à l'arrière du chevet sera vendu pour la construction d'un hôtel. Des directives précises sont imposées à l'architecte, Eugène Carpentier (1819-1886), pour qu'il cadre dans la perspective une fois celle-ci débarrassée de l'église.

L'ÉGLISE CONVENTUELLE DES AUGUSTINS

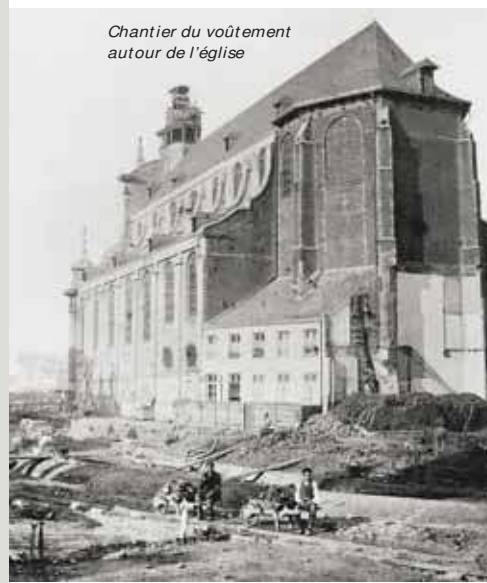


Collège, couvent et église des augustins

© AYB A l'emplacement de la place de Brouckère se trouvait, jusqu'en 1893, l'**église des augustins**, dernier vestige d'un couvent et d'une école fondés par les ermites de Saint-Augustin en 1610 entre la rue du Fossé aux Loups et le pont des Vanniers. L'accroissement concomitant de la communauté monastique et des étudiants auxquels elle prodiguait l'enseignement des humanités avait contraint les augustins à quitter le couvent des bogards où ils s'étaient installés à leur fondation en 1589. Ils rachetèrent dès lors les bâtiments d'une communauté de franciscains en déliquescence.

© AYB L'église de style baroque était le dernier maillon de l'ensemble. Faute d'argent, le maître-maçon Jacques Francart n'avait pu la terminer qu'en 1642. Elle inaugurerait ainsi, avant Saint-Jean-Baptiste au Béguinage, Notre-Dame du Bon Secours, les Minimes et Notre-Dame du Finistère, le petit tableau des églises baroques de Bruxelles. Avec son ample façade pignon à volutes scandées de colonnes, de pilastres, de frontons et de baies ovales, l'église n'avait jamais été couronnée d'un clocher. L'architecte s'était sobrement contenté de dissimuler les cloches dans une cage derrière le sommet du pignon.

Sauvée *in extremis* de la démolition après l'expulsion des moines sous le Directoire français (1796) et devenue simple annexe de l'église Notre-Dame du Finistère, elle avait ensuite connu différentes affectations – temple protestant, salle des fêtes, Bourse du commerce, bureau central des postes – avant de disparaître au lendemain de l'inauguration du nouvel hôtel des postes de la place de la Monnaie. La démolition avait été confiée à la fabrique d'église de Notre-Dame du Finistère en échange de la libre disposition des matériaux. Avisée, celle-ci proposa la réutilisation de la façade, démontée pierre par pierre, à l'**église de la Trinité** en cours de construction à l'extrémité de la rue du Bailli à Ixelles.



Chantier du voûtement autour de l'église

Dégagée de sa *grange disparate*, la place de Brouckère ferme désormais la perspective du boulevard sur un nouveau temple, romain cette fois, l'**hôtel Continental** (n° 41, 1874). Eugène Carpentier, son architecte, s'est manifestement inspiré du pignon de l'ancienne église pour composer sa façade, comme le suggèrent les imposantes colonnes cannelées, la lucarne passante surmontée d'un fronton triangulaire, les trois portes cintrées du rez-de-chaussée, etc. La coïncidence est trop frappante pour être née du hasard, même s'il se murmure que c'est plutôt l'extension-pastiche du Louvre vers la rue de Rivoli (L. Visconti et H. Lefuel, 1855-1857) qui lui a servi de modèle. Ne sont païennes, dans cette composition décorative due au sculpteur Louis Samain, que les cariatides figurant les saisons et le Festin qui trônait autrefois sur la toiture. La **fontaine Anspach** (1897, voir *Un canal dans Bruxelles*, p. 110-111), qui lui a servi longtemps d'avant-plan avantageux, a malheureusement été déplacée au quai aux Briques lors des travaux de percée du métro (1979-1981).

↑ Traversez la place et le boulevard Adolphe Max.

Hôtel Continental et fontaine Anspach



Passage du Nord

A la naissance du boulevard Adolphe Max, sur le trottoir de droite, le **passage du Nord** fait partie, depuis 1908, de l'hôtel Métropole voisin. C'était une des sept galeries couvertes du pentagone consacrées au commerce de luxe, construite ici sur le long terrain laissé vacant par la Banque de Belgique. Elle offrait à la fois un raccourci vers la commerçante rue Neuve et une prolongation naturelle à la défunte galerie du commerce (1871) vers la place des Martyrs. C'est une œuvre, malheureusement dénaturée, que Henri Rieck réalisa, en 1881-1882 pour la SA du musée et du passage du Nord. En fait de musée, les étages surmontant les somptueuses vitrines abritaient un complexe insolite de salles sur les thèmes de l'*Antiquité*, des *fantaisies de la nature*, des *inventions modernes* ou, encore, de la *physique amusante*. Dans les piè-





Maison des Chats

ces annexes, les spectacles de cabaret les plus divers, entre guignols, prestidigitation, ombres chinoises ou hypnose, faisaient la joie des petits et des grands. Pendant quelques années (1888-1895), le passage s'est même enrichi d'un musée de cire *Castan* que l'on comparait, avec un brin d'exagération, au célèbre musée Grévin à Paris. A gauche de la galerie, la **maison des Chats** (1874-1876) – *Hier ist in den Kater en de Kat* – rappelle la

manière dont on identifiait les maisons à l'époque médiévale. Ardent promoteur de style régionaliste, Henri Beyaert (1823-1894) en a fait un clone des maisons de la Grand-Place avec son balcon soutenu par deux atlantes, son petit Mercure dans la loggia, son immense pignon à volutes sous fronton et obélisque devant lequel deux matous se prélassent. C'est avec ce morceau de bravoure baroque que la Banque de Belgique a décroché, haut la main, le premier prix du concours d'architecture clôturé en 1876 (p. XXX).



Hôtel Métropole

L'**hôtel Métropole** est parti d'un café, aménagé au rez-de-chaussée du n°33-35 (Gédéon Bordiau, 1872) par la brasserie Wielemans-Ceuppens en 1891. Pouvait-elle trouver meilleure enseigne pour promouvoir ses produits? En toiture, le *Progrès* dresse son flambeau éclairant le monde tandis que la *Foudre* et l'*Hélice* célèbrent la fée électricité et la

Cariatides de la façade





Ancienne
Caisse d'épargne (n° 31)

navigation à vapeur, deux innovations qui ont révolutionné l'histoire de l'humanité. Regroupé avec le siège voisin de l'ancienne Caisse d'épargne (n°31, 1872, Antoine Trappeniers), l'ensemble est transformé en hôtel sous les auspices d'Alban Chambon en 1894-1895. C'était, avec le Grand Hôtel du boulevard Anspach et l'hôtel Astoria de la rue Royale, l'un des plus importants de Bruxelles. L'austérité renaissance ou néo-classique des façades contraste avec la luxuriance de la décoration intérieure. Très soignée et intacte, elle mélange les styles renaissance, empire, art nouveau et orientalisant. D'annexion en annexion, l'hôtel finira par occuper la plus grande partie de l'îlot entre le passage du Nord, les rues Neuve et du Fossé aux Loups. Cerise sur le gâteau, le **cinéma Métropole** (1932, Adrien Blomme), intégrant salle de projection, taverne, salles des fêtes et chambres, termine l'extension en 1932.

→ Traversez la place
vers la rue des Augustins.

Sur la droite, un magnifique ensemble d'**hôtels néo-gothiques** (J. De Blois, 1873-1876) s'étend jusqu'à l'ancien cinéma *Eldorado* (UGC *De Brouckère*). A l'exception de l'austère n° 16 d'inspiration renaissance, tout est ici exubérant de décoration : balcons à balustrade en pierre, fenêtres ouvragées de formes variées, lucarnes à pignons de tous les modèles. Longeant le fossé de la première enceinte jusqu'à la Senne, la rue était bordée par le couvent des ermites de Saint-Augustin (p. XXX).

Hôtels néo-gothiques
(J. De Blois, 1873-1876)



Place Sainte-Catherine et Vieux Marché aux Grains

↑ La place, ou plutôt la rue du Samedi, porte le nom d'un refuge – den Saterdag – appartenant à l'évêché de Gand.

La présence de la clôture du Grand Béguinage explique son tracé en coude.

Bordée de constructions hétéroclites de l'entre-deux-guerres, elle débouche sur la tour Noire, désormais intégrée à la place Sainte-Catherine.

LA TOUR NOIRE 6

La tour Noire est un des rares vestiges – avec les tours Anneessens et du Pléban – de la première enceinte de Bruxelles édifée autour du centre de la ville pendant le 13^{ème} siècle avec le soutien du duc Henri 1^{er} de Brabant. Sur un parcours de 4 kilomètres, elle comptait 7 portes implantées sur les grands axes de communication. Après son déclassement, des pans entiers de l'antique muraille ont été cédés à des particuliers qui les ont intégrés dans leur habitation ou démolis pour élargir la voirie.



Épargnée *in extremis* lors du creusement du bassin Sainte-Catherine, la tour Noire est aujourd'hui enserrée dans les griffes du Novotel, immeuble contemporain caractéristique du style éclectique de l'Atelier d'art urbain. Cette tour semi-cylindrique en grès a été restaurée sous l'impulsion du bourgmestre Charles Buls lors de l'assainissement du quartier de la Vierge Noire. Elle a été dégagée et rétablie dans son état d'origine sous la direction de l'architecte de la Ville, Pierre-Victor Jamaer (1825-1902), rendu célèbre par ses interventions audacieuses sur plusieurs édifices de la Grand-Place de Bruxelles. Après avoir été complètement dénaturée et intégrée dans l'auberge *In den Toren*, la tour a retrouvé ses meurtrières et sa toiture conique côté champs et son pignon à gradins aux deux grandes baies cintrées surmontées d'une fenêtre de charge côté ville. A l'origine en effet, elle était ouverte à la gorge – vers l'intérieur – pour empêcher les assaillants qui auraient réussi à y pénétrer de s'y enfermer.

→ L'église et la place Sainte-Catherine occupent l'emplacement d'un ancien bassin du port. A proximité de la tour Noire se trouvait la célèbre grue en bois (1573) destinée au déchargement de marchandises.

L'église Sainte-Catherine, dont la silhouette massive et sombre domine la place, semble affublée, sur sa gauche, d'un campanile à l'italienne. Il s'agit en fait du **clocher baroque** qui flanquait le chœur de l'ancienne église démolie en 1893. Celle-ci avait été édifée par étapes entre les 14^{ème} et 15^{ème} siècles à la place d'une chapelle adossée aux remparts sur la rive gauche de la Senne. Agrandie entre 1629 et





Centrale électrique

1664, elle avait perdu son style gothique original. Un nouveau chœur, flanqué de chapelles, et une tour dans le goût baroque de l'époque, lui avaient été ajoutés. Après les inondations dans le bas de la ville, provoquées par les crues de la Senne pendant la première moitié du 19^{ème} siècle, l'édifice, trop petit pour la population grouillante du quartier, avait dû être fermé pour insalubrité. Le comblement du bassin Sainte-Catherine, propriété de la Ville, offrait alors un site idéal pour le reconstruire. L'ancienne église a ensuite été démolie, à l'exception de la tour carrée en grès, coiffée d'une toiture octogonale à petit bulbe et équipée, en 1745, d'une horloge à quatre cadrans et d'une flèche.

A l'emplacement de l'ancienne église, la Ville de Bruxelles a construit une **centrale électrique** destinée à alimenter l'éclairage public en plein développement. C'est la troisième unité du genre, entrée en fonction vers 1902. Malgré les contraintes fonctionnelles, l'architecte et futur bourgmestre libéral de Charleroi Emile Devreux (1857-1933) réussit à intégrer l'établissement industriel dans le tissu urbain. Masquant l'ossature métallique de la salle des machines, ouverte sur la rue par de larges baies, la façade présente un fac-similé étonnant de celle de l'église avec une travée centrale couronnée de créneaux, un pignon à rampants allégé par

des fenêtres de taille décroissante et de solides piliers latéraux qui font penser à des contreforts.

En face, du côté de l'ancien **quai au Sel**, l'enfilade de maisons traditionnelles avec pignons ou remaniées à la mode classique du 18^{ème} siècle, présente une belle homogénéité. Les n°2, 3 et 9 sont caractéristiques de cette métamorphose qui s'est mal-



Quai au Sel, le long de la place Sainte-Catherine

L'ÉGLISE SAINTE-CATHERINE (1854-1874) 7

La construction de la nouvelle église Sainte-Catherine, confiée aux talents de Joseph Poelaert et poursuivie ensuite par son élève et disciple, Wynand Janssens, avance au rythme lancinant des crédits alloués pour son édification. Vingt ans après la pose de la première pierre, elle est enfin consacrée au culte. Nous sommes alors en 1874. C'est le seul édifice religieux construit dans le pentagone depuis la fin de l'Ancien Régime.

Inspirée d'églises françaises du 16^{ème} siècle – pensons, par exemple, à l'église Saint-Eustache près des halles à Paris – l'église Sainte-Catherine présente une architecture hybride, entre des formes gothiques et une décoration baroque. Le soubassement massif en pierre bleue, bien à la manière de l'architecte du palais de justice, est richement profilé et scandé de puissants contreforts,



couronnés de gargouilles. Il contraste avec la sobriété de l'élévation de la nef en pierre de Gobertange, soutenue par de fins arcs-boutants. Tout en équilibre, la façade principale, comme les pignons qui ferment le transept peu saillant, présente une sorte de retable central renaissant, encadré de contreforts et surmonté d'un fronton triangulaire et d'une lanterne carrée. Dans le souci d'alléger une structure aussi massive, l'architecte a creusé systématiquement des niches dans les multiples contreforts qu'il a ensuite surmontés de lanternons. Horizontalement, ce sont des balustrades et des tribunes à colonnes qui répondent au même souci. La grille en fer forgé, qui cerne aujourd'hui l'édifice, provient des garde-corps du Grand Hôtel, construit en 1875 par E. L'Homme à front du boulevard Anspach et démolie depuis.

L'ampleur et la sobriété de l'intérieur de l'édifice, que rien ne laisse prévoir, sont encore renforcées par l'enduit blanc qui le recouvre. Il présente un mobilier homogène, conçu en style néo-renaissance par les frères Goyers de Louvain, auquel ont été ajoutées les principales œuvres de l'ancienne église, comme le lavabo ou les armoires de la sacristie. La chaire de vérité proviendrait, elle, de la cathédrale Saint-Rombaut de Malines.

Menacée de démolition dans les années 1950 au profit d'un parking à ciel ouvert, l'église Sainte-Catherine a tout récemment commencé une cure de jouvence nécessaire par le ravalement et la restauration de la façade principale.



Cristalleries du Val Saint-Lambert

heureusement généralisée le long des quais du port intérieur. Le pignon à gradins a été remplacé soit par un fronton sur entablement percé de trous de boulin, soit par une bâtière sur corniche en bois percée de lucarnes; les matériaux de la façade – chaîne d'angle et montants de fenêtre harpés en pierre et murs de brique – ont été masqués par un enduit peint, éventuellement agrémenté de moulures en stuc; les fenêtres rectangulaires privées de leur croisée de pierre et pourvues d'appuis saillants, les niveaux soulignés par un cordon mouluré tandis que les ancras en fleur de lys, censées renforcer la maçonnerie, ont disparu au profit d'ancres droites noyées dans l'enduit. Pour faire chic, des encadrements de portes de style Louis XIV ou Louis XV ont parfois été ajoutés.

Des pignons conservés – n°5-6, 7, 8, 10 et 23 – ont été transformés à la mode baroque par l'ajout de volutes, d'un oculus, d'un petit fronton et/ou d'un pot-à-feu. Deux maisons de la rangée – les n°4 et 11 – plus amples que leurs voisines ont été bâties au milieu du 18^{ème} siècle en style Louis XV. La première est remarquable par son parement intégral en pierre, ses clés à motif de coquille ou de grappe de raisin et sa mansarde percée d'un œil-de-bœuf; la deuxième, datée de 1759, par sa décoration classique de pilastres à bossages terminés par des consoles à motif rocaille en volute, son fronton percé d'un oculus et ses deux lucarnes aux formes ondulantes.



↑ La rue du Vieux Marché aux Grains à l'allure d'une place du Moyen Age.

Après l'aménagement du bassin Sainte-Catherine, l'autre partie du fossé des Dames blanches jouxtant la muraille de la première enceinte et l'ancien couvent de Jéricho, a été comblée, offrant ainsi un espace idéal à ciel ouvert pour l'organisation de marchés. Bestiaux, grains, fruits et légumes s'y succèdent sur une période de deux siècles. Le centre culturel flamand *De Markten* et son café branché *De Kristallen Bol* (n°5) occupent l'ancien siège des **Cristalleries du Val Saint-Lambert**, construit par l'architecte Oscar Francotte (1857-1935) entre 1911 et 1914 dans un style beaux-arts assez inattendu dans le quartier. La sage façade en pierre

d'Euville, scandée par des pilastres à chapiteaux ornés de têtes féminines, cache un escalier et une salle des Miroirs somptueux. C'est dans ce décor de stucs, de lustres et de lambris sertis de parois réfléchissantes qu'étaient exposés les objets précieux de la marque au plus grand bonheur de ses riches clients.



← Les rues Antoine Dansaert et Auguste Orts permettent de rejoindre la place de la Bourse.

A l'angle droit des rues du Vieux Marché aux Grains et Antoine Dansaert (n°7-11), Eugène Dhucque (1877-1955), 1928), se dresse le premier des trois immeubles imposants, construits à des endroits stratégiques du centre par l'importateur d'oranges et bananes Gérard Koninckx Frères. A chaque fois, il s'agit d'immeubles de rapport comportant de volumineux entrepôts en sous-sol et au rez-de-chaussée avec quai de déchargement. Symbole de son aisance et de sa réussite, le maître d'ouvrage n'a pas lésiné sur la décoration et les matériaux, alternant la pierre d'Euville et la brique couleur crème assortie. Le vaisseau à pans coupés est rythmé verticalement par des oriels surmontés de loggias et de lucarnes trapézoïdales. Le tout est couronné par une large frise de bananes et d'oranges en céramique polychrome dessinée par le sculpteur Adolphe Paulis. En face, dans la rue Dansaert, la **maison Bloch** (n°64, 1906) tranche dans l'ensemble par son style art nouveau géométrique, ses deux oriels en bois sombre et colonnettes en fonte, son garde-corps en ferronnerie et sa large corniche sur consoles sculptées.

La rue Antoine Dansaert (1818-1890), haut-lieu de la mode et du stylisme contemporains, met en communication directe la place de la Bourse et la chaussée de Gand depuis la fin du 19^{ème} siècle. La prolongation de la rue Auguste Orts s'est faite par phases, jusqu'à la rue du Vieux Marché aux Grains d'abord (1890), à travers le quartier du Brummel depuis la rue du Rempart des Moines ensuite (1898). Enfin, lorsque la rue Léon Lepage a été percée au lendemain du comblement des bassins du port (1912), les anciennes rues de Jéricho et de la Cuiller, à hauteur de la place du Nouveau Marché aux Grains, ont été élargies au même gabarit.

Immeuble Koninckx frères

